

L'incendie de 1909

Les avions tombaient du ciel dans des détonations assourdissantes tandis que le feu ravageait la ville, le monde entier peut-être. Astrid courrait vers les flammes qui se dressaient tel un barrage infranchissable. Elle sauta dans l'incendie et en ressortit indemne, ne ressentant rien de plus qu'une chaleur ténue effleurer sa peau. Elle s'arrêta pour admirer le feu devenir maître des lieux, une pure divinité animée par un pouvoir absolu. Assister à ce spectacle, alors que les rues étaient désertes, donna à Astrid le sentiment de posséder une force surhumaine. Elle sentait brûler en elle une étincelle si exaltante qu'elle aurait pu en devenir folle.

La fillette se réveilla, le cœur battant et le pyjama trempé de sueur. Le sentiment de puissance inépuisable ne l'avait pas quittée et faisait pulser ses membres comme lors d'une course folle alors qu'une seconde plus tôt elle était endormie. Dans un coin de sa chambre et malgré la pénombre, comme chaque nuit, elle distinguait une silhouette humaine. Son visage n'avait pas de trait et c'était davantage une forme qu'un corps humain. Sa grande bouche sans dents se fendit d'un sourire et ses yeux rouge vif fixaient Astrid.

- Bonsoir, chuchota-t-elle.

Elle le saluait souvent mais il ne répondait jamais, se contentant de la fixer, toujours immobile dans un coin de sa chambre. Grâce à la présence de la Chose, son cœur se calma et elle retrouva son état normal, puis elle remarqua que la Chose avait disparu. Astrid retomba dans un sommeil sans rêve jusqu'au petit matin.

Aux premières lueurs du jour, sa mère la réveilla pour que la fillette l'accompagne au marché, comme tous les mercredis. Elle enfila sa robe en lin et courut jusqu'à la salle à manger, où son père était déjà assis, à lire le journal. Devant sa tartine, elle eut soudain envie de parler à ses parents de la Chose qui lui tenait compagnie la nuit, depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvienne.

- Je vois quelqu'un dans un coin de ma chambre. Il est là presque toutes les nuits.

Son père ferma son journal dans un bruissement de pages et prit un air inquiet.

- Quelqu'un ? Une homme tu veux dire ?

- Non, répondit Astrid. Une forme lumineuse, je crois qu'il est fait de lumière. Il me sourit.

Ses parents s'échangèrent un regard interrogatif et la mère chuchota :

- L'abbé m'avait bien dit que mon premier enfant serait spécial.

Le mari ne répondit pas mais prit la main de la petite fille entre ses gros doigts de menuisier.

- Tu as de la chance qu'il t'apparaisse. S'il te parle, sois gentille avec lui.

- Tu le connais ?

- C'est Dieu qui veille sur toi.

- Le monsieur à qui on parle à l'abbaye ?

- Oui, va te préparer maintenant.

- Oui papa !

Et elle sauta de sa chaise pour enfiler ses petites bottines blanches et son chapeau de paille, heureuse sans le savoir de l'attention que ses parents lui portaient. Elle se blottit dans les bras de son père pour lui dire au revoir puis sa mère la prit par la main et elles sortirent sous le soleil éclatant du mois d'août. Elles arpentèrent les rues du marché, saluant les commerçants et les autres villageois au passage. Astrid restait discrète et se cachait dans les jupons de sa mère à l'approche du moindre inconnu. Mais sa chevelure rousse flamboyait sous les rayons de l'astre du jour, ce qui ne la laissait pas passer inaperçue. La laitière, qui s'était pris d'attachement pour la fillette et son visage constellé de tâches de rousseur, lui fit cadeau d'un petit bracelet de coquillages. La fillette était aux anges et lui offrit son plus beau sourire en retour, aussi grand que celui de la Chose. Le petit village de Troisvaux s'animait paisiblement. Comme à leur habitude, les cheveux trottaient dans les rues, le vendeur de journaux s'égosillait et Astrid et sa mère rentrèrent pour préparer le repas, leurs paniers chargés de viande et de légumes.

Le dimanche suivant, Astrid et ses parents allèrent à la messe de midi à l'abbaye qui venait d'être construite dans son village, où ils rejoignirent ses grands-parents. Durant toute la cérémonie, elle resta concentrée sur l'abbé et sur ses paroles de pardon, de gloire et sur ses bénédictions. Au moment de la prière, elle croisa les mains, ferma les yeux et espéra que la Chose ne la quitte jamais.

- Tu as été très sage, la félicita sa grand-mère quand ils sortirent de l'abbaye. Je suis fière de ma petite fille.

Toute sa famille la regardait, attendrie et Astrid était plus radieuse que jamais avec son chapeau de paille et ses bottines blanches.

Le mois d'août toucha bientôt à sa fin et début septembre, elle fit sa première rentrée à l'école public pour filles, l'année de ses sept ans. La veille, elle pleura silencieusement dans son petit lit, de peur d'être loin de sa mère avec des inconnus. Ce fut le regard écarlate familier qui l'aida à oublier ses angoisses pour réussir à se reposer.

Le lendemain, sa mère la réveilla pour l'emmener à l'école. Elle se prépara à contre cœur, porta son cartable trop lourd sur le dos et ne lâcha pas la main de sa mère sur le chemin. Arrivée devant l'immense bâtiment sombre et menaçant, elle dut quitter sa mère et aller voir seule la maîtresse qui ne l'entendit pas tant elle parlait bas et à cause des cris des enfants autour. Puis elle fut emportée par une marée d'enfants se dirigeant vers la salle de classe, où elle se retrouva à un bureau du dernier rang dans la cohue. Elle écouta la maîtresse avec attention, soucieuse de bien faire, comme lui avaient demandé ses parents. Quand la cloche sonna enfin, les enfants coururent dans la cour et elle les suivit sans réfléchir, désorientée. Elle rejoignit un petit groupe de filles de son âge qui faisaient les présentations, à l'écart des plus âgées qui devaient faire deux têtes de plus qu'elle.

- Tu t'appelles comment ? lui demanda une fillette avec deux petites couettes.

- Astrid, dit-elle en forçant sa voix à sortir de sa gorge nouée.

- Ils sont trop moches tes cheveux Astrid, critiqua une brune en grimaçant.

Les autres rigolèrent et Astrid s'en alla en courant derrière un arbre. Pourquoi la Chose n'était pas là ? Pourquoi sa mère ne lui tenait pas la main ? Qu'avait-elle fait pour se retrouver seule dans cet horrible endroit loin de sa maison, où les gens étaient si méchants ? Elle tripota son bracelet de coquillages avec rage. C'était décidé, Astrid détestait l'école. Pourtant, ses parents étaient tellement

heureux qu'elle puisse accéder à l'éducation qu'elle ne leur dit rien pour ne pas les inquiéter. Quand sa mère vint la chercher, elle lui raconta les cours en faussant un sourire et lui dit que la maîtresse était gentille.

Ce soir-là comme toutes les nuits, la forme lui souriait. Il n'y avait que lorsqu'elle s'endormait immédiatement qu'elle ne la voyait pas. Ou peut-être qu'Astrid ne faisait même plus attention à elle, comme si la forme de lumière faisait partie du décor.

Elle s'endormit très tard. Le moment où la petite fille s'était moquée de ses cheveux repassa en boucle dans sa tête et elle s'imagina lui répondre ou lui tirer les cheveux pour se venger. À cause d'elle, Astrid n'avait pu faire connaissance avec aucune camarade et elle était restée seule le reste de la journée. Elle avait l'impression d'être un fantôme condamné à être invisible aux yeux de tous. À part aux yeux aimants de la Chose, cette forme vibrante qui venait de se pencher en avant en bougeant ses bras longs et fins comme des serpents.

- Je suis Dieu, dit la forme sans ouvrir la bouche.

- Bonjour Dieu, ô notre père, répondit Astrid d'une petite voix.

Cette Chose, aussi étrange soit-elle, l'accompagnait dans le sommeil toutes les nuits. Tant qu'elle la verrait, Astrid se dit qu'elle ne serait pas seule.

À la messe du dimanche suivant, ses parents prièrent très fort et remercièrent le christ d'avoir béni leur fille unique. Puis ils parlèrent à l'abbé des visions de leur chère et tendre fille. Le religieux posa sur elle un regard très doux.

- Le seigneur veille sur toi mon enfant.

Elle hocha la tête en souriant à son tour, son cœur se remplissant de joie. Savoir qu'elle n'était pas comme les autres la rassurait vis à vis de l'idiotie des autres petites filles de sa classe.

L'école, qui l'ennuyait par dessus tout, devint sa routine pendant les années qui suivirent. À la fin des cours, elle allait prier à l'abbaye et à ses dix ans, elle fit sa première communion. Cette année-là, sa mère tomba enceinte et accoucha de sa petite sœur et son père travailla davantage pour subvenir aux besoins de la famille agrandie. Elle devait donc se débrouiller, aller seule au marché et à l'école. Elle sentait son cœur se serrer quand sa mère passait la soirée à jouer avec sa deuxième fille, sans un mot pour Astrid à part une liste de choses à faire toujours plus longue. Malgré sa tristesse de ne plus avoir sa mère pour elle toute seule, elle l'aida à s'occuper de sa petite sœur qu'elle aimait beaucoup.

Alors, son seul ami était Dieu. Il commençait à apparaître le jour, sur le banc de l'abbaye pendant la messe parmi les fidèles, dans un coin de sa salle de classe, parfois même à table au dîner, quand sa mère allaitait et que son père n'était pas encore rentré. Il était là quand elle pleurait après s'être fait gronder par la maîtresse, quand ses parents la punissaient à cause de mauvais résultats, quand des moqueries sur sa chevelure la blessait plus profondément qu'elle ne le laissait paraître. Parfois, il lui suffisait de regarder autour d'elle pour le remarquer quelque part dans son champ de vision, ondulant sur le sol comme une grande ombre chétive. Elle n'en parla à personne.

À la fin de l'année de ses douze ans, elle passa son certificat d'études et ses parents durent choisir ce qu'ils allaient faire d'elle. Elle leur exprima sa dévotion pour la religion et ils acceptèrent son vœu de devenir bonne sœur.

Pendant son douzième été, les parents d'Astrid l'emmenèrent donc à l'Abbaye de Belval pour en parler au responsable. L'abbé, qui la connaissait depuis son enfance, vit en elle une future dévote à la foi sans faille et félicita les parents d'avoir une fille à l'âme assez pure pour communiquer avec le Seigneur.

Quelques mois plus tard, elle emménagea à l'abbaye. Elle restait une jeune fille discrète, timide mais toujours polie et serviable. Dans ce lieu tourné vers Dieu, elle pouvait exprimer pleinement que l'Éternel veillait sur elle depuis son enfance alors que les autres ne pouvaient pas le voir. Devant sa foi, les autres membres de l'abbaye, voyant en elle le potentiel d'un témoignage d'apparition divine, lui apportaient une attention particulière, si bien que les autres jeunes filles semblaient la jalouser. Un jour où elle était dans le dortoir, la forme s'est mise à lui parler.

- Tes camarades ont commis le péché de la jalousie. Elles ne méritent pas ta bonté.

Alors, dès le lendemain, l'attitude d'Astrid changea. Malgré sa timidité, elle avait toujours essayé de témoigner de la sympathie pour se mêler aux autres. Mais dès ce jour, elle resta dans son coin et adressa de moins en moins la parole à ses camarades. Ce soir-là, elle eut l'impression que le sourire de la forme était encore plus grand qu'à l'accoutumée.

Une nuit, elle fit un rêve étrange. Elle était dans sa chambre de l'abbaye en plein jour et tout était identique à la pièce d'origine, excepté le lit de sa camarade Marie. C'était un grand lit à baldaquin serti de rubis, où des roses rouges étaient déposées au pied. Les draps en soie rouges se mouvaient au dessus de corps, se plissaient et éclairaient différents endroits de la pièce des reflets du soleil sur la soie. Des soupirs lui parvenaient de sous les draps. Quand elle se leva, elle alla confesser le péché de son amie. Elle dit qu'elle l'avait vue, oui, avec un garçon qui était entré par effraction par la fenêtre du dortoir en pleine nuit. Elle était convaincue que son rêve lui était apparu grâce à Dieu et que la luxure méritait d'être punie.

Dès le départ de Marie, qui s'était fait convoquer et renvoyer de l'abbaye, des rumeurs commencèrent à courir de bouches à oreilles chez les jeunes sœurs. Elles dévisageaient Astrid et se mirent à l'éviter, la laissant seule pour les tâches de groupe. Soit les religieux ne se rendaient compte de rien, soit ils faisaient semblant de ne rien voir. Certaines la traitaient de folle dans son dos, d'autres d'égoïste et les regards se firent de plus en plus pesants. À l'intérieur, elle brûlait d'une colère sombre mais cela faisait longtemps qu'elle avait appris à ne rien montrer de ses émotions. N'ayant presque plus de contact avec sa famille, la forme était devenue la seule relation d'Astrid, et elle lui vouait un culte plus grand de jour en jour. La Chose l'accompagnait partout, si bien qu'elle avait juste à tourner la tête pour voir son grand sourire et croiser ses yeux étincelants. Un jour où elle était arrivée en retard dans le jardin de l'abbaye car personne ne l'avait prévenue qu'il fallait s'y rendre, la forme lui chuchota à l'oreille, si bas qu'elle aurait pu confondre cette voix feutrée avec le souffle du vent.

- En t'excluant, c'est à moi qu'elles manquent de respect.

- Que puis-je faire ?

Elle avait parlé à voix haute, si bien que quelques unes de ses camarades se retournèrent pour lui intimer le silence. Comme seule réponse, elle leur lança un regard noir.

- Le feu, reprit Dieu. Le feu est le seul moyen de purification.

Cette nuit-là, son rêve lui laissa une impression de déjà-vu. Des flammes dévoraient l'abbaye, le monde entier peut-être. Elle était seule dans la nuit, aussi victorieuse qu'exaltée par une joie qui provenait de ses tripes et qui ébranlait son corps entier.

Elle se réveilla en sursaut, sachant exactement ce qu'elle allait faire, comme guidée par une force qui la dépassait. Avec le soutien moral de Dieu, elle sortit à pas de loup de son lit superposé et sauta par la fenêtre de la chambre, du premier étage. Elle courut ensuite jusqu'à la réserve, où elle prit un bidon d'essence. Elle entra ensuite par la porte de l'abbaye plongée dans le noir et vola les clefs des dortoirs ainsi qu'une boîte d'allumettes. Dans le grand couloir d'arcades, les pas de ses bottines résonnaient sur le marbre et leur écho emplissait la salle principale. Elle retourna dans sa chambre, où toutes les jeunes filles dormaient paisiblement et aspergea d'essence les draps de chaque lit, en faisant attention à ne réveiller personne. Elle alluma discrètement une allumette qui éclaira son visage rayonnant de hâte. Elle fit le geste qui lui sembla être le plus important de sa vie en mettant le feu à tous les draps possibles avant de sortir par la porte du dortoir et de la fermer à clé, sans un regard pour les filles qui commençaient déjà à crier. Elle dévala les escaliers et sortit dans le jardin en attendant de voir les flammes s'élever, un léger sourire aux lèvres, à peine retenu. Les cris s'échappèrent de la bâtisse mais personne ne sortit. Son sourire s'élargissait. Portés par leur dévotion, sœurs, moines et abbé avaient dû se précipiter vers les chambres des enfants. Le temps qu'ils soient arrivés à crocheter la serrure ou à enfoncer la porte, il ne resterait plus que des corps sans vie rongés par les flammes.

Les sirènes des pompiers ne tardèrent pas à se faire entendre. Les hommes du feu passèrent devant elle sans la voir, de gros tuyaux d'eau dans les mains. Ce fut seulement quand les flammes, comme des démons vermeil, embrasèrent les tuiles couleur cramoisi du toit que quelqu'un lui adressa la parole.

- Tu as réussi à t'enfuir, petite ?

Astrid hochait la tête en tripotant son bracelet de coquillages, persuadée d'avoir fait une bonne action. Ce 10 avril 1909, sa schizophrénie fut responsable de la mort de cinq jeunes filles et de la destruction de la chapelle et d'une partie des bâtiments de l'abbaye de Belval.